

# NAÎTRE avant de venir au monde

propos recueillis par Didier Hilar

*Les peuples autochtones, pour la plupart, ont conservé la représentation selon laquelle un être arrive d'un monde invisible, passe par le ventre d'une mère et se révèle au monde visible. À l'inverse, nos sociétés occidentales résumant souvent la naissance à une seule et même étape: l'accouchement. Aujourd'hui, les populations migrantes en France sont confrontées à cette dualité. Yves Tronche, ethnoclinicien, fondateur des Chemins de la rencontre<sup>1</sup>, témoigne de ces tensions culturelles, rencontrées par les médecins et les travailleurs sociaux auprès de migrants en difficulté.*

1. « Interroger les mondes »  
Natives n°10 pages 50 à 55,  
septembre 2022.

2. Les initiateurs de cette  
démarche ethnoclinique:  
Hamid Salmi, Saïd Ibrahim et  
Yves Tronche.

**Dans l'interview que vous nous avez accordée pour Natives n°10, vous établissez une différence entre naître, venir au monde et être vivant. Pourquoi ?**

Ce sont effectivement, pour nous<sup>2</sup>, trois choses différentes. Naître, c'est sortir du ventre de sa mère. Et il se peut qu'à ce moment-là, il n'y ait pas eu de monde pour accueillir le nouveau-né. Cet enfant est né mais n'est pas encore venu au monde. On ne peut pas faire l'impasse sur ce qui préexiste à cela et qui est essentiel. L'enfant a une pré-histoire, il « passe » dans un ventre. On retrouve cela dans beaucoup de groupes de par le monde. Les témoignages que j'ai émanent principalement

de l'Afrique de l'Ouest, du Golfe de Guinée et d'Afrique centrale. Il y a des variantes, en fonction des lieux mais, globalement, c'est une pensée et une logique de pensée que l'on retrouve dans de nombreuses cultures.

**Quelle est cette préhistoire ?**

À un certain moment de leur histoire, des groupes décident de construire une alliance pour faire venir des enfants dans le monde. Avant qu'ils ne viennent, il faut que ces groupes construisent un couple – notion qui n'a rien à voir avec le couple tel qu'on l'entend dans le monde moderne –,

c'est une alliance endogamique ou exogamique pour pouvoir assurer une descendance d'une nature souhaitée. La préhistoire de l'enfant à naître est son histoire et son identité dans le monde des invisibles. L'alliance travaillée par les groupes a donc aussi pour objectif de pouvoir faire venir des enfants « humanisables ».

**Est-ce ce que vous constatez ?**

Quand les groupes familiaux ne sont pas là, que le couple se constitue sans aucune légitimité accordée par ces groupes d'appartenances, il y a ce que nous appelons des alliances sauvages. La *baraka* (bénédiction, protection, énergie positive) ne circule pas entre les générations, il n'y a pas de possibilité de filiation, de protection pour ces enfants qui restent en attente de venir au monde. Ce sont souvent ces enfants que nous rencontrons dans nos espaces de médiation. Donc, le travail est d'identifier la nature du désordre et de le nommer. Pour cela nous interrogeons ce qui fait ordre au départ.

À retenir que tous les groupes créent et organisent un espace le plus sûr possible, afin de pouvoir accueillir ce que nous, nous appelons communément des enfants.

**Dans ce contexte où le couple est un projet négocié par le groupe, y a-t-il une place légitime à l'amour entre deux individus qui veulent concrétiser cette union avec l'arrivée d'un enfant ?**

Initialement, c'est toujours un projet du groupe, même s'il peut y avoir effectivement ce que nous appellerions de l'amour, un coup de foudre, etc. Mais cela doit faire au préalable l'objet d'une discussion, d'une négociation pour que cette relation particulière entre deux êtres soit validée et légitimée. L'amour vient après le respect et la loyauté de cet accord. L'amour tout seul ne peut pas faire venir les enfants et surtout les protéger, car ce n'est pas l'affaire d'une seule ou deux personnes, c'est l'affaire d'un groupe, d'une lignée. Dans de nombreuses sociétés traditionnelles, les enfants n'appartiennent pas en effet à leur père ou à leur mère, ils n'appartiennent pas à leurs géniteurs : ils appartiennent au groupe et doivent être reliés aux ancêtres et à toute la cosmogonie dont ils sont issus. Si un enfant doit venir, il faut qu'il puisse trouver une place qui ne va pas perturber l'ordre initial.

**Avez-vous un exemple ?**

En consultation, je vois souvent des femmes ou des hommes du Maghreb qui parfois se sont rencontrés le jour même du mariage. Ils ne se sont

jamais vus ni côtoyés avant. La négociation autour de l'alliance a eu lieu en dehors d'eux. C'est une manière de signifier que la descendance à venir de ce couple appartient à la lignée et aux groupes respectifs. Cela facilite l'inscription des enfants à l'intérieur d'un monde. De ce fait, tout le monde a la responsabilité du devenir de ces enfants-là. Dans la réalité, les choses sont toujours plus complexes, mais l'idée sous-jacente est celle-ci. C'est ce que m'a transmis mon collègue Hamid Salmi, notamment en ce qui concerne le Maghreb. La solidarité ne s'exerce pas au niveau du couple. En fait, le couple n'est pas l'objet référent autour de la solidarité, c'est une solidarité patriarcale que l'on pourrait assimiler à une forme de fraternité où doivent se développer justement toutes ces notions de protection, d'entraide, de don, de contre-don, puisqu'on est dans une société patrilinéaire très verticale. Ce sont les hommes de la lignée paternelle qui sont en charge de faire et de transmettre la protection, la baraka, la fluidité qui vient de l'ancêtre fondateur, sanctifié depuis Dieu. Cette énergie circule toujours du haut vers le bas. À un moment donné, en cas de survenue d'une négativité, il faut que le couple puisse se référer à cet ancêtre et se reconnecter.

**Avant cette histoire des enfants, d'où ils viennent, par où ils passent et où ils arrivent, beaucoup de choses se jouent donc en amont...** Oui, car nous sommes tous issus d'une alliance. Le seul objectif est de travailler la nature de la descendance. Et c'est de cela que s'exonèrent souvent des migrants en terres d'accueil. Dans mon travail de médiation, ceux que je rencontre se disent souvent qu'ils ne sont plus redevables de cette alliance. Ils se pensent être des individus libres et égaux en affirmant : « On fait ce qu'on veut, on fait ça très bien ». Je n'ai rien contre cette revendication, au contraire. Mais en réalité, ils ne peuvent pas passer en force, ou alors ils quittent le

groupe, s'isolent et se trouvent souvent dans une grande vulnérabilité. Quand les choses commencent à se dégrader sérieusement, nous posons la question : « Est-ce que tout a été fait comme il faut ? » En général, quand le couple veut continuer à exister et à pouvoir retrouver les moyens de protéger effectivement ses enfants, il existe des solutions de rattrapage, de réparation. Mais dans ces cas, le couple lui-même, ne peut pas agir seul. Il doit se ré-affilier, questionner sa légitimité, afin de retisser un portage protecteur pour pouvoir ensuite porter l'enfant dans sa présence au monde. En s'échappant de la contrainte du groupe, il échappe à la contrainte de leur protection et de celle de l'enfant. Se pensant libres, ils rencontrent en fait une autre contrainte, celle de la société qui, ici, les met face aux travailleurs sociaux, à la protection judiciaire de la jeunesse (PJJ), à la psychiatrie, etc., qui ont d'autres formes de contraintes.

« Nous sommes tous issus d'une alliance. »

**Est-ce là l'objet de vos missions de médiations auprès de ces migrants en situation conflictuelle face à la société d'accueil ?**

Oui. On leur propose : « Ces contraintes que vous ne maîtrisez pas (médecine, travail social, psychiatrie...), essayons de voir ensemble comment on peut traduire les logiques de pensées qui sont derrière pour mieux les comprendre et en bénéficier. Mais aussi interrogeons l'ordre initial de votre monde en vous ré-affiliant et soumettant à une autre forme de contrainte, mais qui, celle-là, vous appartient et dont vous maîtrisez les objets, les logiques. » Certes, cela demande un effort mais c'est leur propre responsabilité, de savoir ce qu'ils cherchent, ce qu'ils veulent. Il nous arrive d'entendre de leur part : « Non, on ne peut pas, on ne veut pas, on est trop en rupture. » Résultat : les enfants leur échappent et appartiennent *in fine* aux services sociaux, à l'institution. Ils n'appartiennent

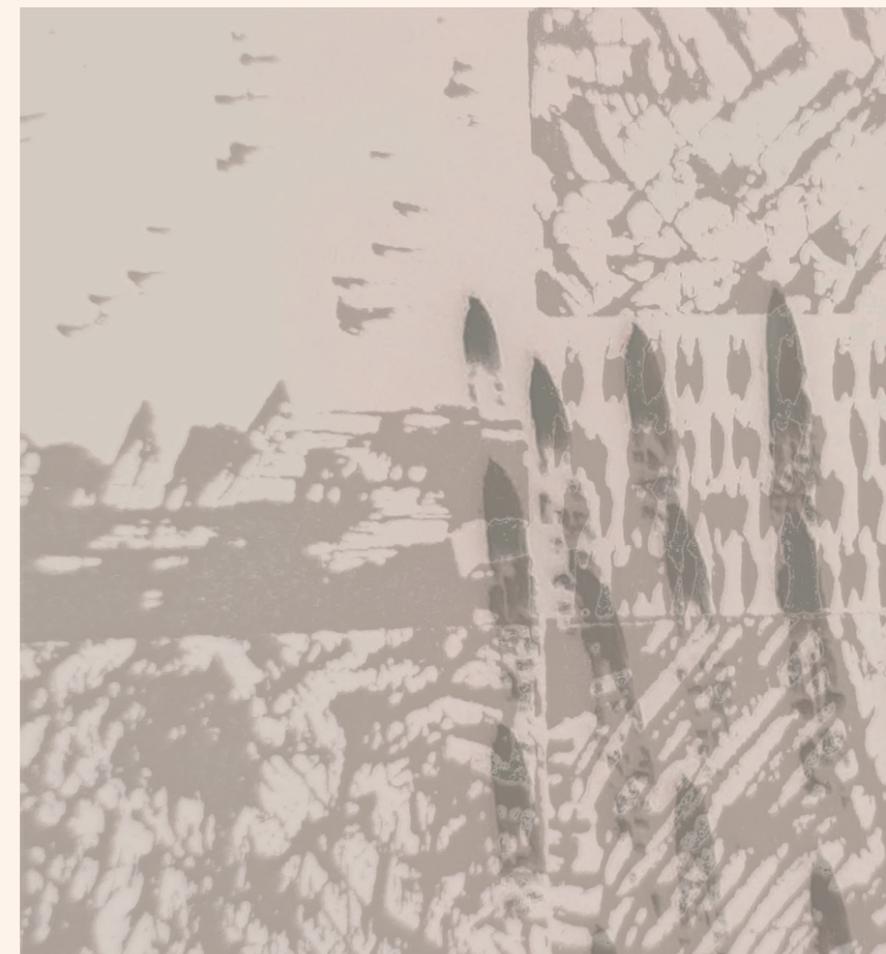
plus à leur famille. Donc, s'il n'y a pas ces engagements, les enfants ne peuvent pas arriver au monde, ou bien ceux qui arrivent sont des enfants qu'on ne peut pas maîtriser ou qui trouveront d'autres maîtres...

**Qu'observez-vous lorsque les parents sont isolés du groupe ?**

Si l'un ou les deux parents sont seuls dans leur coin, l'enfant est à leur disposition, avec tout ce que cela peut aussi engendrer d'effets négatifs. C'est une des choses que l'on remarque ici : un père isolé, et donc de ce fait n'étant pas lui-même porté, devient parfois un danger pour les autres et pour ses enfants. Il est seul au monde. Il est tout-puissant et peut avoir droit de vie ou de mort, être violent tel un ogre dans sa grotte (l'appartement), ou même une divinité pouvant tout se permettre sans aucun garant ni personne pour retenir son bras ou la main qui va frapper. Cela ne se ferait pas au village, par exemple, car quelqu'un ou un groupe surgirait. Au village, tout le monde sait ce qui se passe et si, à un moment donné, un père dépasse les bornes, quelqu'un intervient. L'enfant peut aller se plaindre à l'oncle, à la tante, en parler, etc. Il n'a pas besoin d'affronter son père, il y aura toujours des intercesseurs, des médiateurs pour dire : « D'accord, tu peux corriger ton enfant, mais attention, on est là. »

**Quid du concept de parentalité dans ces traditions où l'enfant n'appartient pas uniquement à son père ou à sa mère ?**

Effectivement, ce n'est pas suffisamment pris en compte dans notre société. Ce que je trouve dommage, c'est que notre concept de parentalité est né dans les couloirs d'un ministère et qu'il n'émane pas du terrain. J'ai pu constater dans les médiations que ce concept qui définit la place des parents pour les aider à réaffirmer leur autorité, est parfois complètement dévoyé et peut être pris par les parents migrants comme un blanc-seing pour éventuellement être violent avec leurs enfants. Parfois, certains se justifient : « Vous n'arrêtez pas de nous dire qu'il faut qu'on prenne notre place, qu'on soit autoritaire, qu'on veille sur eux, etc. On le fait... » C'est là que les travailleurs sociaux ne comprennent pas ce qui est en train de se



passer. Ils vont essayer d'intervenir avec des logiques de pensée qui ne sont pas nécessairement traduisibles dans le monde des migrants qu'ils rencontrent, leurs actions se résumant trop souvent à la séparation.

**Cette alliance et ses attendus étant établis, qu'est-ce qui est fait pour accueillir l'enfant ? Revenons à cette préparation de cet espace d'accueil qu'est le ventre...**

La porte d'entrée, le sas, le seuil à franchir entre l'endroit d'où viennent les enfants et l'endroit où ils sont destinés à arriver, s'appelle en effet un ventre. Il est donc question pour le groupe de savoir comment il va gérer cet espace-là, le sécuriser, et comment il va légitimer la prise de possession d'un ventre par un enfant. C'est une logique de pensée différente du registre médical, organique, etc. Un ventre non protégé, qui ne fait pas l'objet d'une vigilance de la part du groupe, peut être pris par ce qu'on appelle les enfants rôdeurs : ils arrivent d'on ne sait où, ils traînent...

Dans certaines traditions, on protège par exemple les ventres des adolescentes en âge de procréer ou d'être utilisées pour que les enfants adviennent.

#### Qu'entendez-vous par « enfants rôdeurs » ?

L'expression *enfants rôdeurs* vient d'un papa qui disait que lorsqu'un ventre d'une jeune fille n'est pas protégé et qu'elle sort du village, il y a des enfants rôdeurs qui tournent autour du village. On pourrait dire chez nous que ce sont des hommes ou des adolescents qui essaient d'abuser des jeunes filles. Dans d'autres mondes, il peut exister une autre forme de pensée, un autre récit, plus métaphorique. C'est ainsi une manière de ne pas accuser, et de faire porter au groupe qui n'a pas été vigilant la responsabilité de ce qui va arriver à cette adolescente. On ne va pas faire porter la responsabilité à la jeune fille, en lui disant : « Ben tu vois, tu as voulu jouer avec le feu, t'as mis une minijupe, etc. », comme on fait chez nous. On ne va pas non plus accuser une autre famille. On va se poser la question de savoir où le groupe, censé la protéger, a été défaillant.

#### Dans la vision traditionnelle, la naissance et la mort ne sont que deux seuils de passage entre le monde visible et invisible. D'où viennent alors les enfants à naître ?

Ils ne sont pas considérés comme des enfants, mais ils viennent de quelque part, et ne sont pas simplement le fruit d'un spermatozoïde et d'un ovule. Pendant la grossesse, le groupe va s'interroger, parfois même faire des enquêtes : est-ce un ancêtre, un mort qui traîne quelque part et qui revient ? Quelqu'un qui n'a pas fini son travail sur terre ? Est-ce un animal ? On ne sait pas. Et on ne sait pas non plus quelles sont ses véritables intentions. C'est le groupe qui va l'accueillir. C'est pour cette raison qu'il y a un certain nombre de rituels de protection mis en œuvre autour du ventre. Mais il est absolument proscrit d'essayer de voir ce qui est à l'intérieur, ce qui crée parfois

des frayeurs, voire des traumatismes, chez certaines mamans qui vivent les échographies comme une transgression majeure provoquant effroi et sidération. C'est un espace intime et secret auquel personne n'est, normalement, autorisé à accéder. Quand c'était les photos sur un écran noir et blanc, un peu brouillé, c'était déjà compliqué, mais maintenant on reconstitue l'enfant en 3D ! C'est bien plus inquiétant pour les mères. Ce qui est intéressant, c'est que bien souvent ces rituels de protection des ventres dans les sociétés traditionnelles ont lieu le troisième, cinquième, voire septième mois, et qu'ici, nos « rituels » de protection à nous, d'un point de vue médical, se passent aux mêmes moments avec les échographies. Il y a des ponts et des traductions possibles pour essayer d'atténuer un peu les frayeurs des femmes pour que des choses se passent mieux ici.

#### Pouvez-vous donner des exemples de protections mises en place pour ce ventre ?

Le groupe développe des objets, des techniques et une pensée qu'ils concrétisent par l'intermédiaire de rituels. Ce sont des pensées en actes. Je l'ai vu par exemple dans le cadre d'une médiation à Toulouse, dans un collège, sur des jeunes filles de onze ou douze ans, qui venaient d'être réglées et dont le ventre avait été protégé avec une ceinture, un petit cordon en cuir sur lequel étaient cousus trois ou quatre cauris (coquillages). Peu de personnes le savent, on n'en parle jamais et on ne l'écrit

« Il faut être humanisé par l'intermédiaire de rituels, d'initiations... »

nulle part. Les anthropologues ou les ethnologues rapportent du terrain certaines pratiques : « Chez les Éwé<sup>3</sup>, chez les Dogon, chez d'autres, voilà comment on fait... », mais personne ne parle de la manière de faire des Éwé ou les Dogon quand ils sont à Toulouse. Quand je les vois, c'est que la situation est devenue problématique, chaotique. La

négativité s'est exprimée et c'est à cette occasion-là que je rencontre les familles. Comme je ne sais pas quelles sont les pratiques, je me réfère avec eux à ce qui se fait chez moi et chez eux au village. Un autre exemple est celui d'une situation rencontrée lors d'une médiation à la PJJ, avec une Nigérienne, mère de quatre enfants, de quatre pères différents – dont on n'entend jamais parler, qui ont disparu. Elle était démunie face au désordre familial. Étant seule, son ventre n'était pas protégé et il était toujours ouvert. Comment pouvait-elle trouver les ressources pour tisser des protections de son ventre sans le groupe ? Et quand les enfants arrivent, il n'y a personne pour les accueillir. Dans son cas, ils étaient dans les institutions ou ils tombaient malades. Pour rétablir une filiation, ils ont trouvé d'autres groupes, d'autres manières de s'initier, de s'inscrire dans une verticalité, de subir des épreuves. Malheureusement, les plus rapides et efficaces pour proposer ce type d'initiation, d'inscription dans un groupe, sont des groupes négatifs, dangereux pour eux et pour la société (délinquance, radicalisation...).

#### Dans ce chemin de vie avant la vie, de vie à la naissance, que signifie alors être vivant ?

Pour devenir vivant, il faut être accueilli dans un monde et passer par une série d'étapes. Il faut être humanisé par l'intermédiaire de rituels, d'initiations, passer par les pratiques et rencontres proposées par le groupe. Dans notre monde moderne, il est de moins en moins offert aux enfants l'opportunité de venir au monde et de devenir vivants. Ils sont en attente, se débrouillent comme ils peuvent et sont à la merci d'un rapt opéré soit par les institutions soit par des groupes délictueux. La prénomination du nouveau-né est un de ces actes d'humanisation. Le prénom donné à l'enfant désigne parfois une nature, une histoire, une marche à suivre pour l'initier, le rendre vivant et qu'il prenne une place dans le groupe. On lui pose dans les oreilles les paroles protectrices et on lui dit qui il est, son prénom social et son prénom caché. Quand on soupçonne un danger qui rôde, on a tout intérêt à proposer aussi aux enfants des prénoms qui les cachent. Un prénom peut donc venir masquer la véritable nature de l'enfant pour le préserver. Mais en terre de migration, il n'existe

parfois que le prénom social, car il n'est pas toujours possible d'attribuer le prénom caché, ou bien les conditions ne sont pas réunies pour pouvoir prénommer correctement l'enfant. Des familles migrantes font donc le choix de donner des prénoms d'attente. Traditionnellement et quels que soient les groupes d'appartenances, prénommer un enfant implique une intentionnalité. Je me souviens d'un jeune garçon prénommé Keleti qui était constamment en train d'agresser, d'affronter, de défier. Il est devenu ingérable pour l'initiation au sein de laquelle il était. Lors d'une médiation sollicitée par l'établissement, j'ai demandé à un collègue qui m'accompagnait et qui parlait le bambara : « Peux-tu me traduire Keleti ? » Il m'a répondu « chef de guerre ». On a donc demandé à la maman : « Comment on fabrique un guerrier dans votre monde ? » Car c'est bien beau de l'appeler Keleti, mais derrière, cela implique un certain nombre de processus, d'attentions, de propositions à faire à l'enfant. Un chef de guerre, c'est quelqu'un qui ne fait pas la guerre, en réalité... C'est donc assez complexe. Mon collègue Saïd Ibrahim m'a appris que l'alliance, la grossesse, la naissance sont pensés comme un voyage qui peut être douloureux. En swahili il existe un mot pour désigner cela : *safari*. Des enfants peuvent porter ce prénom ●

En savoir plus :  
Association Les chemins de la rencontre  
<http://lcllr.free.fr/index.htm>

3. Les Éwé sont un peuple d'Afrique de l'Ouest, principalement au sud-est du Ghana (6 millions environ) et dans la région sud du Togo (3 millions).